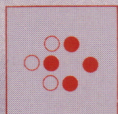


Acqualadrone

Eugenio Vitarelli

Traduit de l'italien par Maurice Darmon



PO.L



Acqualadrone

*Ouvrage publié avec le
concours du Centre National
des Lettres*

Titre original :
« Acqualadrone »

© 1988 Edizioni Theoria s.r.l., Roma-Napoli
© 1991 P.O.L Éditeur pour la traduction française
ISBN : 2-86744-238-9

Eugenio Vitarelli

Acqualadrone

traduit de l'italien
par Maurice Darmon

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

Premier livre

Le village

Acqualadrone est un village au bord de la mer, dans cette partie du pays messinai sur la Tyrrhénienne entre le Pont des Corsaires et le fleuve qui vient de Lagagniga. Toujours à sec, sauf l'hiver des filets inconstants, mais des rochers d'une de ses berges jaillit une source bonne et très fraîche, dite l'Eau des Cochons.

Le village s'appelle aussi Marina di Spartà et des Messinai le nomment Acquaruni, une contraction où les imaginations ont plutôt vu la source, ou qui en a abusivement dérivé. Mais son vrai nom est Acqualadrone, car, aux temps reculés, un corsaire avait l'habitude de débarquer sur cette côte pour faire commerce de ses propres butins et s'approvisionner de la meilleure eau douce, un *Latruni i mari*¹ d'où la région a tiré son nom.

Je me souviens de ce village au temps de mon

1. *Larron de mer* (toutes les notes sont du traducteur).

enfance, n'y vivaient que des pêcheurs. Puis les pêcheurs ont diminué tandis qu'arrivaient plus nombreux les vacanciers, et ces horsains qui venaient pêcher pour le plaisir.

Jadis, l'endroit était à la fois exquis et sauvage. Au printemps et en été, tout avait l'air d'aller à merveille. Mais tout dessous, ça couvait, comme l'expliquait, le racontait le vieux Cosmo. Ce qui couvait, c'était que seuls les vieux pêcheurs s'obstinaient à partir en mer, cependant que les jeunes avaient de moins en moins le cœur à affronter ce métier.

C'était un vieux rêveur, Cosmo. Passionné de mystères. Et ses explications fascinaient.

Prenez une nuit superbe, disait-il : toute belle et dans le dru des étoiles et du sable, la mer bat et rebat sur le bord, respire. Mais déjà, dans l'air, on flaire le mistral, on sent la tempête. Quand elle sera ici, les vaguelettes que voilà deviendront des lames qui se brisent sur la côte, se chevauchent et écument de rage sur la grève, la mordent et la déchirent et, dans cette avance terrifiante de la mer sur la terre, elles se jettent sur les maisons des pêcheurs où elles entrent, hurlantes de menace et de présage. Au large, ce sont vagues de mort pour les pêcheurs. Et même si au rivage une barque, prise dans la brusque tempête (quand mer et vents soudain se mêlent, leurs forces réunies se déchaînent de façon parfois imprévisible), une barque imprudente parvient à échapper à la haute mer et arriver en vue de la plage, elle peut aussi bien être emportée.

Il en arrivait d'autres. Un jour de vagues longues, il y en vint une, apparemment inoffensive (légère dans sa pleine énormité, elle prenait, mauvaise, de faux airs de danseuse) pour soulever une barque comme un

pauvre jouet sur l'eau et l'envoyer, avec tous ses pêcheurs, se fracasser sur la côte.

« Il y a une lutte, dans le coin. Et elle est surhumaine », disait Cosmo.

C'était le plus vieux pêcheur, vingt ans qu'il n'allait plus en mer et, le printemps et l'été, il s'asseyait devant chez lui pour regarder l'horizon.

« Elle est une rage éternelle, une jalousie sans remède. Aucun vieux pêcheur n'en parle, peut-être n'y pense-t-il même pas. *Megghiu scurdàrisi*¹. Avec l'âge, il devient facile d'oublier ce qu'on ne veut pas se rappeler, ne plus savoir ce qu'on sait et qu'on préférerait ne pas savoir. Parfois cet oubli s'appelle du courage et parfois de la peur. *Quannu sunnu 'nzemmula curaggiu e scantu si chiama necessitati*². Et les vieux prennent la mer. Il arrive même aux anciens d'y aller. Mais la rage est là, l'envie est là. Et elle n'est pas le fait des pêcheurs. Elle n'est pas humaine. Ou a cessé de l'être. »

Sans la comprendre, les plus jeunes en avaient une peur obscure. Tôt ou tard, ils le pressentaient, la tempête les aurait par surprise et ils finissaient par lui céder. Pour eux, c'était colère de la mer, menace de la mer, mais, en abandonnant le métier de pêcheur, ils ne faisaient que sacrifier à l'envie du Larron.

Seuls quelques vieux, qui ne connaissaient d'autre existence, relevaient le défi, mais sans se le dire seulement, en s'oubliant. A leur mort, ce ne seraient pas leurs fils qui prendraient la mer, mais les plaisanciers, les vacanciers.

1. Mieux vaut oublier.

2. Quand courage et peur se mettent ensemble, ça s'appelle la nécessité.

« Le Larron est sur ses gardes », disait le trop vieux Cosmo, assis face à un horizon sur le point d'avaler en traître les petites Éoliennes. « Au moment où il le jugera bon, il donnera son coup de sabre. »

Moi, je me demandais : et si le Larron et la mer ne faisaient qu'un ? Le Larron n'est-il pas la mer érigée en mythe ? N'est-il pas le danger et la peine ? Et toutefois il m'arrivait aussi de les penser unis et distincts. Je réfléchissais sur la nécessité selon Cosmo, mais parfois (seul en barque ou la nuit à pied le long de la plage, devant le clair de lune sur la mer ou dans la furie de la tempête qui se jetait de l'horizon à la côte) je me demandais, à m'y perdre, si le Larron se calmerait, une fois morts les vieux pêcheurs.

Le progrès faisait décliner le métier de pêcheur, il allait à la fois multiplier les maisons au village, amener une foule de vacanciers en juillet et en août ; mais, dans ces années-là, nous n'étions qu'une quinzaine, répartis en quatre familles discrètes et paisibles. (Je ne considère pas Geri Pulejo comme un vacancier : c'est le désir de tranquillité et la passion du littoral qui l'ont poussé, une fois laissée son épicerie, à s'installer définitivement à Acqualadrone.)

Plus que dans une aisance mesurée, les habitants du village subsistaient dans un inconfort acceptable. Acqualadrone ne vivait presque plus de la pêche et la réduction des barques et des équipages avait entraîné celle des gains, mais il ne s'était pas encore organisé pour accueillir les nombreux touristes et changer ainsi la source du profit. C'était seulement l'époque où les pêcheurs étaient remplacés par les écoliers, les employés et les ouvriers qui partaient travailler en ville tous les matins et si, les jours

de repos, quelqu'un sortait une barque en mer pour aller pêcher à la ligne, c'était pour le goût de prendre du poisson et de le cuisiner mais jamais pour en faire commerce, sauf s'il pêchait un diable-de-nuit, un pagre couronné ou un poisson si gros qu'il valait la peine d'aller le vendre à un des restaurants du bord de la mer.

Comme dans une forêt, des arbres poussent et se renforcent et d'autres se dessèchent et meurent et la forêt change sans cesse de forme mais reste toujours forêt, ailleurs sur la côte de jeunes pêcheurs remplaçaient les vieux, de nouveaux pêcheurs utilisaient des bateaux plus puissants et plus rapides, capables d'affronter la haute mer, tandis qu'à Acqualadrone s'éteignait le métier. Il ne restait que trois équipages pour arracher la tradition à l'oubli, seuls (vieux) rescapés d'anciennes lignées de pêcheurs. Et qui acceptaient le défi avec toujours plus de prudence. Ils ne s'aventuraient presque jamais trop loin de la côte. Pas question d'aller au large de la Calabre ou des Éoliennes. Pour certaines entreprises, il fallait des jeunes sur le bateau. Mais voilà, les os commençaient à craquer et le courage ne suffisait pas à compenser l'âge. En espérant échapper à la dernière colère, ces hommes acceptaient de s'éteindre selon la seule façon de vivre qu'ils connaissaient.

« Tu sais pourquoi je me rappelle ces choses ? » disait le vieux Cosmo qui vivait des journées de chaise et d'horizon. « Tu le sais ? »

Il dardait son interlocuteur, de son regard aigu.

« Tu ne peux pas le savoir. C'est parce que je ne vais pas en mer. Si j'y allais, je perdrais la mémoire comme les autres. *A spata dû Latruni sempri*

*isata 'nghiazza l'ossa*¹. Et qui veut y penser, à l'épée du Larron ? Pouvoir s'approcher des barques la nuit et pisser sur la plage, seul un type assez vieux, quel-qu'un comme moi, peut le faire. Les pêcheurs qui embarquent oublient, au contraire. Ils savent, et ils ne savent pas. »

Il plantait un petit cigare toscan dans sa bouche, en coupait la moitié avec ses dents et se mettait à le chiquer.

« Chacun ses oubliances », disait-il.

Comme il partait à rire, du toscan plein la bouche, il commençait à s'étouffer. Alors il crachait loin une giclée de poix pour diminuer la boule de salive et de nicotine qui se promenait entre ses dents, sa langue et son palais.

Il n'était jamais pressé de laisser repartir celui qui s'arrêtait pour lui dire bonjour. Mais il était si vieux, et étrangement si fragile et dur à la fois que son attitude imposait le respect.

« Je vais sur mes quatre-vingt-treize ans. A cent, je commencerai à penser aux cent dix. J'aime ça, être vieux. Tant qu'à y penser, je ne pense jamais à mon âge, mais à celui que j'aurai dans dix ans. Je suis servi, respecté et je me repose. Je suis mieux qu'un roi. Sept enfants et vingt-six petits-enfants, je vis avec une bonne fille et un fils marié avec trois enfants, les autres sont éparpillés à travers le monde. Il est grand, le monde. Et plus le monde est grand, plus j'ai la paix. De temps en temps, les deux belles-sœurs se disputent, je veux dire ma fille et ma bru, mais je fais avec les oreilles comme les anciens pêcheurs avec la mémoire, et je ne les entends pas. »

1. *L'épée du Larron toujours brandie glace les os.*

Et il mâchait son toscan.

Parfois il demandait :

— On voit le Stromboli, ou il y a de la brume ?

— On le voit.

— Je n'ai plus mes yeux d'antan. Mais je sais que le Stromboli est là, je me souviens comment il était quand j'y voyais, c'est comme si je le voyais. *Esti 'ddarretu chi s'ammuccia 'u Latruni*¹. Il en sort, à cheval sur la tempête. Mais j'ai eu de la chance, j'en ai réchappé. Et la mémoire m'est revenue.

« C'est ça qui me fait peur, dans la mer », disait le petit Lillo. « Quand elle est si bonasse. Comme si elle se reposait avant de passer à table. »

C'était le fils de Sibilla, le chef de bord. Il avait quinze ans, il allait à l'école. Il aimait qu'on raconte des histoires de mer sur les Sibilla, mais il était sûr d'une chose : le métier de pêcheur, il ne le ferait jamais, même pour gagner le Paradis. Il le détestait. Il était un Sibilla devenu pêcheur amateur.

Parlant de lui, son père disait :

« D'animaux de mer, nous, les Sibilla, nous sommes devenus des animaux d'étable. »

Lillo avait un petit chien, Flik. C'était un chien pêcheur. Gourmand de petits poulpes, il allait les capturer en trotinant tout doux sur le bord mais, d'un coup de patte foudroyant, il poussait le poulpe hors de l'eau dès qu'il en voyait un bouger à la base d'une grosse pierre immergée. Le poulpe volait au sec et, d'un bond, le petit chien le rattrapait sur les galets de la plage et le dévorait, si adroit qu'il lui arrivait de le saisir entre ses crocs alors qu'il était encore en l'air.

1. *C'est là-derrrière que se cache le Larron.*

« Tu es un croisement entre un chien et un chat », lui disait le jeune Lillo.

Il s'installait pour étudier sur la plage, à l'ombre d'une barque, Flik se couchait près de lui.

« Flik », disait Lillo.

Flik le regardait et remuait la queue.

« Toi, tu es un chien », disait Lillo. « Moi je suis un garçon. Et nous sommes amis. »

Flik remuait la queue, étendu sur le sable.

« Toi, tu es un chien et moi je suis un écolier. Et nous sommes amis, hein, Flik ? »

Flik s'approchait et lui posait le museau sur une jambe, les yeux en l'air pour le regarder.

Lillo prenait un bout de bois.

« Attrape. »

Il le lançait et Flik courait derrière.

« Rapporte. »

Le petit chien le rapportait.

« Oui. Nous sommes amis. Mais toi tu ne fais rien et moi j'étudie. Ce ne pourrait pas être le contraire ? Si tu étais l'écolier et moi le petit chien, nous serions amis tout de même. Nous sommes tellement amis que nous le serions encore si nous inversions les rôles. Moi Flik et toi Lillo. »

Flik n'aimait pas la philosophie. Il se lassait d'écouter Lillo et s'en allait sur le bord chercher des poulpes.

Lillo restait avec ses livres et se mettait à étudier. De temps en temps, il essayait d'aboyer pour voir s'il parvenait à se faire chien. Puis il en riait et reprenait son travail. A l'entendre rire, le petit chien revenait à l'ombre de la barque et se couchait près du garçon.

« Oui. Repose-toi. Repose-toi. L'idéal serait que

je devienne petit chien. Gâté et nourri. Mais il vaut encore mieux être écolier que pêcheur. Regarde-la, la mer. Aujourd'hui, elle bave en silence. Elle change tout le temps. On dit que c'est une grande pute. Je ne sais pas comment sont les putes, mais je sais comment est la mer, et si les putes sont comme la mer je peux imaginer comment sont les putes et confirmer que la mer est pute et fille de pute. »

A entendre de nouveau de la philosophie, le petit chien se levait, secouait le sable qu'il avait sur lui en l'envoyant sur Lillo et s'en allait gambader le long de la plage.

Que Lillo dise au contraire : « Flik, saute sur la barque » et il y allait. Ils faisaient de longues virées sur un canot à rames, et Lillo longeait la rive. Flik se couchait à l'avant, Lillo ramait lentement. L'été, ils sortaient presque tous les soirs, quand le soleil disparaissait derrière les Éoliennes, quand tout était si clair et si blanc que, dans le lointain, on n'aurait pu distinguer sur l'instant la mer du ciel.

« La mer, c'est trop de peine, c'est un risque de mort. Qui m'y oblige ? Non, rien à faire », disait le jeune Lillo.

La mer avait disparu de son idée du travail. Un beau cadre où prendre son plaisir, se distraire, nager ou ramer au bord, pour lui elle était cela, rien d'autre. Elle n'était pas un défi naturel, pas une soumission, ni vie, ni Dieu, ni survie, ni rêve, ni le lieu d'une dangereuse liberté d'action.

Le père le regardait de loin, et, tête basse, les cils frôlant la visièrre de sa casquette rabattue de guingois sur le front, il disait :

« Quand je serai trop vieux pour pêcher, ma

barque ira pourrir sur le sable. Voir sa barque pourrir, ça doit être comme se sentir arracher les couilles. »

Il avait économisé pour un bateau de pêche à moteur. Il l'ancrerait à Milazzo ou à Cefalù, ou à Mazara del Vallo il l'ancrerait, si tout allait bien. Avec un bateau de cette force et de ce tonnage, on faisait une pêche plus riche, une pêche d'avenir. Mais son fils détestait le travail en mer. Pas comme le fils de Fano Jeraci qui, sans être pêcheur, n'avait pas abandonné la vie de mer ; il avait étudié pour être marin et était à présent capitaine dans la marine marchande. Mais lui, Lillo, blêmait, dès qu'il entendait parler de bateau (un de ces bateaux pour pêcher là où passaient les grands bancs et gagner pour de bon en travaillant librement).

Sibilla regardait son fils longer la côte en barque, ou jouer avec le petit chien, et ne pouvait que dire : « Oui, encore quelques années, et ce sera comme voir ses couilles arrachées du corps. »

Je pensais que le Larron avait gagné la partie. Le village allait bientôt prendre des airs de lieu de villégiature. Il ne lui restait qu'à s'aménager. Mais le vieux métier avait beau s'arrêter et finir, il intégrait pourtant les prémisses des manifestations nouvelles de l'instinct côtier aux anciens et durables comportements, naissances et permanences liées de même à la vie des pêcheurs. Réflexes récents et comportements séculaires, inutiles déjà sur cette plage, mais qui existaient, je les remarquais chez les derniers pêcheurs et leurs femmes.

Dans la nuit, elles émergeaient du silence comme on remonte un banc de bogues. Pas un bruit de portes, pas une lumière : les femmes des pêcheurs apparaissaient sur la côte comme si leurs propres voix les

Et voici enfin ce premier livre de Vitarelli, un long récit de mer à la fois réaliste et imaginatif, visionnaire : comme il sied à la mer de Messine, pleine de mirages et de mythes.

Leonardo Sciascia

Ancien pêcheur, représentant de commerce puis directeur d'entreprise, Eugenio Vitarelli, né en 1927, vit aujourd'hui près de Rome.



9 782867 442384

Maquette Jacqueline Michel
Photo : Roger Viollet

ISBN : 2-86744-238-9
F10238-10-91

110 F